

À propos de Pierre Cochereau...

La rédaction de ces quelques lignes m'octroie l'opportunité de tordre le cou - j'espère définitivement - à la légende selon laquelle j'aurais été élève de Pierre Cochereau. Ne m'étant borné à devenir familier de son Art que par la seule *écoute* assidue de ses prestations, je n'ai jamais reçu de lui la moindre leçon, ni assisté à quelque cours que ce soit. Cela étant, il est parfaitement exact que j'en ai éprouvé le désir. Cela remonte au 12 juin 1978, lors du concours international d'improvisation de Lyon où je fis la connaissance de mon excellent ami François-Henri Houbart. Le soir des finales, à l'issue desquelles le jury présidé par Pierre Cochereau m'octroya le premier prix et décerna le second à François-Henri, ce dernier m'apprit qu'il avait travaillé avec Cochereau dans le cadre de ces fameuses *Académies internationales d'été* de Nice. Chaque première quinzaine de Juillet en effet, l'organiste de Notre-Dame y assurait une "masterclass" d'improvisation. J'ai eu la naïveté de penser qu'il n'était pas convenable de m'y inscrire avant d'avoir remporté mes deux premiers prix (interprétation et improvisation) du conservatoire de Paris, ce qui fut fait le 14 mai 1979. Mal m'en a pris car, après avoir dûment posté mon bulletin d'inscription pour la session de juillet 1979, j'eus le désagrément de le retrouver dans ma boîte aux lettres par retour du courrier, accompagné d'une note : le maître, cette année-là, n'assurait pas ses cours ! Les raisons de cette défection n'étaient pas précisées. Et il n'y aura plus d'occasion ultérieure : l'année d'après, Cochereau quittait définitivement le conservatoire de Nice pour prendre la direction de celui de Lyon...

Et de la cathédrale Notre Dame de Paris

Enfant, j'ai effectué mes études scolaires jusqu'en classe de troisième au collège Albert de Mun, à Nogent-sur-Marne (Val de Marne), de septembre 1961 à juin 1971 avant d'entrer en octobre de la même année au Conservatoire de Paris. Le collège Albert de Mun étant un établissement catholique, ses quelques 1500 élèves étaient tenus d'assister au traditionnel pèlerinage annuel de l'établissement. Celui-ci consistait en une messe solennelle célébrée à l'extérieur, soit à la basilique du Sacré-Coeur de Montmartre, soit (moins souvent) à Notre-Dame, à une date voisine de la Fête-Dieu.

C'est ainsi que mon plus lointain souvenir d'être entré pour la première fois dans la cathédrale remonte à juin 1965. Point de grand orgue, bien sûr, puisqu'il s'agissait d'une messe "privée" - célébrée, qui plus est, un jour de semaine - mais seulement l'orgue de chœur (dont j'ai longuement et vainement recherché l'emplacement, quasi-invisible de la nef pour qui ne connaît pas les lieux). Je me rappelle aussi la réflexion de l'un de mes petits camarades qui, se retournant pendant la messe vers le fond de la nef, me désigna le grand orgue en me déclarant, péremptoire : "Tu vois ? Ça, c'est le chauffage". A l'audition de cette interprétation pour le moins pittoresque, j'ai préféré renoncer à lui expliquer la différence entre un buffet d'orgue Louis XV et... un radiateur !

Ma seconde visite date de l'année d'après. Ma mère qui était une personne fort pieuse décida de m'emmener assister à la célébration des vêpres à Notre-Dame l'après-midi du dimanche de Pâques, le 10 avril 1966. Le grand orgue - évidemment de service, cette fois - était tenu par le suppléant de Cochereau, Pierre Moreau. A l'issue de la cérémonie, ma mère voulut m'offrir le plaisir touristique de l'ascension des tours, couronné par l'impressionnante visite du gros bourdon. Lors de notre redescente, à mi-chemin dans l'escalier, nous nous retrouvons à hauteur d'une vaste salle aménagée en magasin de souvenirs. A l'époque, parallèlement à mes études de piano, j'avais commencé l'orgue en autodidacte. Ma mère s'enquiert auprès de la boutiquière : "Mon jeune fils musicien qui m'accompagne me

demande si on pourrait l'autoriser à voir, ne fut-ce qu'un instant, les grandes orgues". En ce temps-là, l'accès en était encore (relativement) possible pour les profanes. Aussitôt, la brave dame nous désigne aimablement une porte. Emmerveillé, je me retrouve subitement à la

À propos de Pierre Cochereau...

tribune. Assis sur une chaise derrière le banc de la console et entouré d'un petit groupe de personnes, je vois un homme qui m'a semblé très vieux (impitoyable jugement des enfants : Moreau n'avait que 59 ans à l'époque!) auquel on me présente. Affable, il s'adresse à l'un de ses interlocuteurs : "Untel ! Montrez donc la console à notre jeune visiteur !". Tout en écoutant religieusement les explications qui m'étaient dispensées, je n'ai pu m'empêcher d'entendre simultanément quelques bribes de la conversation qu'entretemps, Moreau avait reprise avec son petit auditoire, et où il était question d'un trait de pédale dont la difficulté d'exécution était "terrible". Ce n'est que bien des années plus tard que je compris, par recoupement et déduction, qu'il s'agissait du *Victimae Paschali* de Charles Tournemire, improvisation reconstituée par Maurice Duruflé, dont la réexposition finale est effectivement précédée d'un trait de pédale aussi célèbre que redoutable. Traditionnellement, Pierre Moreau jouait cette oeuvre tous les ans à la sortie des vêpres du dimanche de Pâques.

Ce même jour, à la tribune, je fis également connaissance du Pasteur Georges Marchal (1905-1982), haute figure du protestantisme français, théologien éminent, ami d'Albert Schweitzer, et grand amateur d'orgue. Vieil "habitué" de la tribune de Notre-Dame, il était autant familier de Cochereau et de Moreau qu'il l'avait été de Léonce de Saint-Martin. C'est d'ailleurs ce dernier qui, en tout œcuménisme, tint l'orgue du Temple du *Foyer de l'Ame*, près de la Bastille, pour la célébration de son mariage. Il me donna fort courtoisement sa carte de visite que je mis précieusement dans ma poche. Le temps passa sans que nous nous revîmes, et les circonstances ont fait qu'il fallut attendre le 10 février 1974 (toujours à Notre-Dame!) à l'issue d'un récital de Cochereau pour renouer connaissance - cette fois pour de bon. Une grande amitié s'en suivit. Comme il connaissait fort bien tout le personnel de la cathédrale, tant musicien qu'ecclésiastique, c'est à lui que je dois, à partir de cette époque, d'avoir eu librement accès au chœur, endroit interdit au public. Je fus ainsi pendant plus de dix ans témoin privilégié de la vie interne de la cathédrale dans l'envers de son décor. Assis aux côtés de l'organiste de chœur, ou présent à la tribune du grand orgue, je pus ainsi collecter quantité d'informations et de souvenirs. C'est lui qui me présenta à Pierre Cochereau, à Pierre Moreau (qui, bien sûr, huit années plus tard, ne pouvait se souvenir de notre première rencontre), à Jehan Revert, au chanoine Berrar, à Léon Souberbielle, à Jacques Marichal et... à François Carbou ! C'est donc, indirectement, grâce au Pasteur Marchal que j'ai pu donner mon premier récital à Notre-Dame, le 7 mars 1976. Un bien beau cadeau : j'avais dix-neuf ans et n'était qu'en première année d'étude dans la classe de Rolande Falcinelli !

Revenons en 1966, où ma troisième visite à Notre-Dame - toujours en compagnie de ma mère - a eu lieu le dimanche 20 novembre. C'est ce jour-là que j'entendis pour la première fois le grand orgue sous les doigts de Pierre Cochereau, lors d'une cérémonie au cours de laquelle le Cardinal Feltin, un mois avant de se retirer, procéda au sacre des deux nouveaux évêques de Créteil et de Nanterre : Mgr Robert de Provençères et Mgr Jacques Delarue. C'est en effet de cette époque que date la constitution des nouveaux départements de la région parisienne, auxquels l'Eglise a fait aussitôt correspondre la création de trois nouveaux diocèses. Le troisième n'est autre que celui de Saint-Denis dont le premier évêque fut Mgr Jacques Le Cordier qui, avant d'en occuper la fonction, était évêque auxiliaire à Paris. Possédant déjà la dignité épiscopale, il ne faisait qu'assister à cette cérémonie : il avait été sacré le 23 juin 1956 en la Cathédrale de Saint-Denis. En ce 20 novembre 1966, comment aurais-je pu imaginer que, très exactement vingt-et-un ans plus tard, le 29 novembre 1987, j'allais en devenir l'organiste ? *In : Pierre Cochereau, éditions Zurfluh, 1999.*